

Aristote
Reprendre aujourd'hui les voies du travail engagé par
Aristote dans la *Métaphysique*¹

Marc Balmès

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

La question « Qu'est-ce que la métaphysique ? » reste une question. La présente postface est pour celui qui persiste dans la question une plus originelle préface. La question « Qu'est-ce que la métaphysique ? » questionne par delà la métaphysique. Elle surgit d'une pensée qui est déjà entrée dans le dépassement de la métaphysique².

Martin Heidegger est loin d'être le seul en ce siècle à avoir tenu un discours, et cela en vue de la « dépasser », sur la métaphysique. Ainsi par exemple de Rudolf Carnap écrivant en 1932, dans une perspective assurément différente de celle de « l'histoire de l'être », un article

1 On trouvera deux concrétisations de la tentative d'une telle reprise, sur les questions indiquées par leurs titres, dans les ouvrages suivants : Marc BALMÈS (dans la suite : MB) 2003a, *Pour un plein accès à l'acte d'être avec Thomas d'Aquin et Aristote. Réenraciner le De ente et essentia, prolonger la Métaphysique*, Ouverture philosophique, Paris, L'Harmattan ; MB 2003b et 2004, *L'énigme des mathématiques. La mathématisation du réel et la Métaphysique* vol. I et II, Berne, Peter Lang, trois volumes dont les deux derniers développent une lecture ligne à ligne de, notamment, Mét. Z et H, lecture reprise plus brièvement dans le premier.

2 Martin HEIDEGGER, postface de 1943 à la conférence inaugurale « Qu'est-ce que la métaphysique ? » prononcée en 1929 à Fribourg-en-Brisgau ; tr. fr. in : *Questions I*, Paris Gallimard, 1968, p. 73.

intitulé « Le dépassement de la métaphysique dans l'analyse logique du langage »³. Et c'est déjà sur la métaphysique que s'exprimait l'auteur des *Prolégomènes à toute métaphysique future qui se présentera comme science*. Ceux-là mêmes toutefois qui nous invitent à entreprendre à leur suite de rejeter ou «dépasser» la métaphysique n'en viendraient-ils pas à induire en nous le souhait de d'abord tenter d'y entrer? M. Heidegger, aussi bien, ouvrait sa conférence proprement dite par l'avertissement suivant :

Qu'est-ce que la Métaphysique? L'attente à laquelle cette question donne l'éveil est celle d'un discours sur la métaphysique. Nous y renoncerons. Au lieu de cela, nous discuterons une question métaphysique précise (p. 47).

Ladite question, cependant, est introduite de la manière que voici :

ce que la recherche [métaphysique] doit pénétrer, c'est simplement «ce qui est», et en dehors de cela —rien : uniquement «ce qui est», outre cela —rien ; exclusivement «ce qui est», et au delà —rien. Qu'en est-il donc de ce *Rien?* (p. 51).

Or il est clair que cette «question métaphysique précise» est avancée pour nous disposer d'emblée à un dépassement «en dehors» de la métaphysique... Cela ne doit malgré tout pas nous effaroucher. Qui en effet est historiquement le plus habilité à nous faire entrer dans «la» métaphysique sinon l'auteur des textes publiés pour la première fois, et cela même si ce n'est pas lui qui l'a forgé, sous le titre : *Ton meta ta physika* ? Or il est de la méthode même d'Aristote de toujours engager son travail en commençant par nouer l'interrogation dans une écoute et une confrontation dialectique des opinions antérieures, et nous pouvons nous aussi tenter de pratiquer la chose. Et peut-être parviendrons-nous à mieux entendre, en le confrontant à l'histoire ultérieure de la pensée, par quelles voies le Stagirite entrait, et pourrait éventuellement nous aider à entrer nous-mêmes, dans la métaphysique? Comme toute science, au demeurant, la «science recherchée» qui sera sagesse⁴ est pour Aristote un *habitus*, une *hexis*, c'est-à-dire que si elle s'acquiert dans les actes-mêmes dont elle va permettre ensuite un nouvel et meilleur exercice, elle ne se réduit jamais à ces actes, et moins encore ici aux écrits en lesquels, outre la parole vivante, ceux-ci s'accomplissent et s'expriment. Or cela implique que, à supposer même la possibilité d'acquis du moins en droit définitifs, ceux-ci ne seront jamais tels que non seulement le philosophe individuel, mais aussi la succession des philosophes au long de l'histoire, n'auraient pas à toujours en renouveler la saisie et le déploiement. Pourquoi ce renouvellement reste-t-il toujours nécessaire et comment, éventuellement, de telles acquisitions sont-elles néanmoins possibles, ce sont là deux questions auxquelles sans doute et les acquis et les voies-mêmes du travail de la «philosophie première», puisque telle est l'appellation donnée par Aristote à la discipline en laquelle nous voulons essayer d'entrer avec lui, devraient nous permettre de donner au moins des éléments de réponse. Sans doute, il est vrai, peut-on aisément pressentir que la *theoria*, traduisons, ici : la contemplation, qu'appelle «le principe et le premier des êtres, *he arche kai to proton tôn ontôn* (Mét. M8, 1073a23-24) ne saurait être ici-bas pour nous l'affaire, si en effet cet «Être premier» existe et si une certaine contemplation en est accessible au philosophe, que d'un certains temps, *en tini chronoi* (Mét. M9, 1075a8). Mais le travail de pensée au long duquel le Stagirite entend nous faire acquérir le savoir de science susceptible d'un tel achèvement, ce travail est pour nous encore entièrement à (re)découvrir. Et peut-être, même si ceci semble devoir excéder le cadre d'une simple dissertation, voire d'un article comme celui-ci, s'offrira-t-il alors à reprendre pour notre propre compte? Travail en tout cas il y a bien pour l'auteur de la *Métaphysique* : en trois moments décisifs du livre Z (dans la

3 Tr. fr. in : *Manifeste du Cercle de Vienne* (A. Soulez éd.), Paris, 1985.

4 Cf. Mét. 1-2. L'expression *episteme zetoumene* se trouve au début et à la fin de A 2, en 982a4 et 983a21 (cf. aussi 982b8) ainsi qu'en K 1, 1059a12-13).

suite : Z, et de même pour les autres livres), et en deux lieux tout aussi importants de *Physique* A et B, nous le lirons souligner l'importance des questions qu'il y soulève ou des recherches qu'il y annonce en relevant qu'il revient au travail, à l'*ergon* de la philosophie première de s'y atteler.

I. LA SCIENCE RECHERCHÉE, SA PREMIÈRE INTERROGATION DIRECTRICE, SON POINT DE DÉPART

Qu'une semblable indication, aussi bien, se présente en l'un et l'autre texte, la rencontre n'est pas fortuite : il y a bien une profonde articulation du travail entrepris en chacun des deux, à savoir, plus précisément, une contribution de la *Physique*, tout au moins des premiers nouements de ses propres recherches, au nouement des interrogations de ce qu'il n'est donc pas illégitime d'appeler, en donnant à *meta* un sens philosophique et non pas seulement bibliothécaire, la «méta-physique»⁵. Ce nouement engage au demeurant à lui seul un très conséquent travail préalable puisque, dans la succession des livres que constituent la *Métaphysique*, ce ne sont pas moins que les six premiers qui y sont consacrés, et que sont appelés à y contribuer non seulement la *Physique* mais aussi, depuis les *Catégories* et jusqu'aux *Seconds Analytiques*, l'ensemble des ouvrages que la tradition regroupera dans l'*Organon*. Ce ne sont donc pas seulement les modernes ou contemporains qui ont développé un discours sur la métaphysique, Aristote déjà commençait en quelque façon ainsi, avec cette différence toutefois qu'il nous invitait alors à prendre avec lui la philosophie première comme science encore recherchée, et non pas comme déjà constituée. Peut-être alors pouvons-nous tout à la fois apprendre, de lui, à discerner ce qu'il y a d'éventuellement pertinent dans, tout au moins, les questions soulevées par ces discours ultérieurs, et gagner, à leur écoute, de non seulement mieux expliciter quelle est sa démarche propre mais, surtout, de pouvoir nouer aujourd'hui comme il l'a fait lui-même en son temps l'interrogation qui nous y ferait à notre tour entrer.

1. La question directrice initiale

1.1. *Métaphysique* A 1-2

Pourquoi donc cependant, chez lui mais aussi sans doute pour nous, ce long travail préalable Parce que, pour le dire en termes modernes et comme l'a heureusement et fortement souligné, par exemple, Bernard Sève, «la question philosophique de l'existence de Dieu mobilise, pour être discutée, la question non moins philosophique, et peut-être première, du statut de la raison»⁶, soit encore parce que, pour reprendre ici la juste dénomination kantienne il y a un lien extrêmement serré entre interrogation vers le divin et interrogation critique. Bien que d'ailleurs, à la différence d'Emmanuel Kant, Aristote ne thématise pas celle-ci pour elle-même, il la conjoint bien, et l'articule profondément, à celle-là. Ainsi de Mét. A1-2. Certes il y est bien indiqué que la «science recherchée» est tendue vers le divin : la [science] la plus divine (...) [est] aussi la plus digne, or seule [la science ici recherchée] saurait être de la sorte, [et cela] en deux façons. De fait : —[la science] que plus [que tout autre] aurait un dieu, [voilà celle qui], parmi les sciences, est divine —et [elle serait aussi telle] si elle était une certaine [science] des [réalités] divines. Or seule cette [science que nous promouvons] parvient à réunir ces deux [traits]. De fait : —le dieu semble à tous être de [ces réalités qui sont] causes, et un certain principe —et la [science] de cette sorte, le dieu [ne] saurait l'avoir [que] ou bien lui seul, ou bien

⁵ Sur la portée de ce *meta* selon M. Heidegger, voir, dans Jean-François COURTINE, *Inventio analogiae, Métaphysique et ontologie*, le chap. II, intitulé : «L'interprétation heideggerienne du concept traditionnel de Métaphysique», Paris, Vrin, 2005.

⁶ Bernard SÈVE, *La question philosophique de l'existence de Dieu*, Paris, PUF, 1994, p. 48 ; voir aussi p. 20, 36, 79, 83, 90, 275-6.

plus [que tout autre] (*Mét.* A2, 983a5-10)⁷ et cette indication avait été précédée d'un ensemble de considérations dont il était montré qu'elles pointaient vers une cause première qui, de l'ordre du bien, exercerait sa causalité comme fin «en vue de quoi...» (cf. A2, 982b7-10). Mais ces considérations, tant le parcours ascendant des degrés du savoir effectué en A1 que les six conceptions du sage et de la sagesse présentées et ramenées à l'unité en A2, sont bien d'ordre critique, notamment la dernière : enfin, [nous concevons] la [science qui est] plus souveraine comme [étant] davantage sagesse que celle qui est servante, car il ne faut pas que le sage se voie assigner sa place, mais [c'est à lui] d'assigner [toute place] et ce n'est pas lui qui doit être introduit par un autre à un savoir [plus haut] mais, par lui, celui qui est, [de par son savoir], moins sage (A2, 982a16-19).

Et ainsi, encore : de l'enquête conséquente de A2-9 sur la recherche antérieure des causes; des considérations du livre α sur la philosophie comme recherche de la vérité, sur le non regressus à l'infini dans la série des causes et sur la différence entre rigueur mathématique et rigueur philosophique; de la plupart, voire de toutes les apories que B se consacre à rassembler; de la manière dont le vocabulaire philosophique proposé en E commence par les mots : principe, cause, élément, nature, nécessaire. Ainsi aussi de D et E, sur lesquels il faut nous arrêter un peu, car c'est en eux que commencent à se nouer de manière décisive l'interrogation qui va gouverner en premier lieu le travail de la science jusque là encore recherchée.

Pour entrer dans ce nouement, portons-nous tout de suite, comme il convient souvent de le faire au seuil d'un développement aristotélicien, à son terme, à savoir à la fin de E4 : il faut [maintenant] examiner de cela même qui est, [pris] en tant qu'être, les causes et les principes. [Il a] d'ailleurs [été rendu] clair, dans les [lieux] où nous avons discerné en combien de façons se dit chaque [terme philosophique] que ce qui est se dit de plusieurs façons (E4, 1028a3-6) et relevons que ces deux phrases semblent bien ponctuer le travail qui va être celui de Z, puisque celui-ci s'ouvre par la reprise de l'affirmation selon laquelle *to on legetai pollachôs* et que son chap. 17 et dernier engage son labeur sur le départ à nouveau suivant : il nous faut dire ce que et quelle est la substance. Disons[-le] en [en] faisant à nouveau autre chose, [à savoir quelque chose] comme un principe (...) Puis donc que, [selon cette nouvelle approche], la substance est un certain principe et une certaine cause, c'est à partir de là qu'il nous faut progresser (Z17, 1041a6...10).

Pourquoi cependant la science recherchée s'est-elle faite recherche des causes de ce qui est pris en tant qu'être, quel lien y a-t-il entre cette recherche et la constatation de la pluralité des significations de être, et pourquoi la recherche en est-elle venue à se concentrer sur la question de savoir ce que et quelle est la substance, voilà ce qui reste à bien saisir car, faute d'avoir bien saisi les questions et leurs enchaînements, nous ne saurions vraiment entendre les réponses ni, moins encore, renouveler les unes et les autres.

1.2. *Métaphysique* Gamma 1

Le geste initial de Gamma 1, pour commencer par le commencement, consiste en la fière annonce programmatique selon laquelle « il existe une certaine science qui fait regarder par l'intelligence ce qui est [pris] en tant qu'être et les [propriétés] qui lui appartiennent par soi » (Gamma1, 1003a21-22) annonce dont l'apport décisif consiste en la précision de ce dont la science jusque là recherchée sera la science, à savoir de ce qui est, pris en tant qu'être. Or sans doute la seconde des deux justifications apportées à son appui renvoie-t-elle bien à ce désir d'élévation vers le divin que *Mét.* A a montré susciter, à la pointe de notre désir naturel de connaître, la recherche de ladite science : « puisque, d'ailleurs, nous cherchons les principes et les causes le plus élevés, il est manifeste que c'est de quelque chose comme une certaine nature que, pris par soi, ils sont nécessairement les principes et les causes. Si donc ceux qui cherchaient les éléments des êtres cherchaient, en fait, les principes absolument premiers, [ces éléments qu'ils cherchaient] étaient nécessairement aussi les éléments de ce qui est, pris non par accident

7 Sauf indication contraire, les traductions d'Aristote sont les miennes

mais en tant qu'être (1003a26-31) mais la première, sur laquelle d'ailleurs s'appuie la seconde, est, elle, d'ordre critique : cette [science] n'est la même qu'aucune de celles qui sont dites [telles] dans une partie [de ce qui est]. Aucune des autres [sciences] en effet ne fait porter son examen sur, universellement, ce qui est pris en tant qu'être », mais, y découpant une certaine partie, c'est sur celle-ci qu'elles font regarder par l'intelligence ce qui lui advient — ainsi, par exemple, celles des sciences qui sont mathématiques (1003a22-26).

Eh bien! Il y a là une rencontre tout à fait remarquable avec la (re)découverte par René Descartes de l'ampleur indépassable de l'interrogation critique. Inventeur de la géométrie analytique, science qui dépasse l'antique irréductibilité de l'arithmétique et de la géométrie, et partisan-concurrent de la «scienza-nuova» galiléenne, il en est venu à former le rêve d'une science unique et (parce que) toute rationnelle. Or, comme cela apparaît tout particulièrement dans la première des *Règles pour la direction de l'esprit* :

Le but des études doit être de diriger l'esprit pour qu'il porte des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui. Les hommes (...) voyant que tous les arts ne sauraient être appris en même temps (...) ont cru qu'il en est de même pour les sciences elles aussi, et, les distinguant les unes des autres selon la diversité de leurs objets, ils ont pensé qu'il faut les cultiver chacune à part (...) en quoi certes ils se sont trompés. Car étant donné que toutes les sciences ne sont rien d'autres que la sagesse humaine, qui demeure toujours une et toujours la même (...) il n'est pas besoin d'imposer de bornes à l'esprit⁸

et, comme les doutes méthodique puis hyperbolique vont ailleurs en tirer la conséquence, cette unicité provient bien du primat accordé en raison de son indépassable ampleur, par R. Descartes mais aussi par toute la philosophie postérieure, à l'interrogation critique.

Mais, de cette ampleur à ce primat, la conséquence est-elle bien valide? Aristote, lui, partant de la considération, sinon identique du moins voisine, que l'on ne peut en rester à la diversité des sciences mais doit rechercher une sagesse une, a ordonné autrement les interrogations. Cette considération est pour lui seconde, elle l'aide à introduire à une interrogation non pas plus ample, certes, mais plus (seule) pénétrante : celle qui, en vue tout d'abord de connaître de science les propriétés de ce qui est pris en tant qu'être, en recherche les causes propres.

Rechercher de telles causes propres, cependant, en quoi cela peut-il bien consister, quelles sont donc, d'ailleurs, ces propriétés de ce qui est pris en tant qu'être qu'elles doivent nous permettre de connaître «de science», et quel rôle joue ici la constatation que ce qui est se dit de plusieurs façons, voilà autant de points sur lesquels le travail de pensée ultérieur devrait certainement jeter une précieuse lumière rétrospective, mais sur lesquels d'abord il faut bien, justement pour s'engager dans ce travail, avoir de premières lumières.

Quant à la recherche de causes, tout d'abord, c'est un fait d'expérience commune que, conduits en mille occasions à poser la question «pourquoi...? (*Dioti*), nous parvenons assez souvent à y donner réponse, une réponse : — au delà de laquelle, relativement du moins à la question posée, il n'est pas besoin d'aller, soit donc qui nous fait atteindre quelque chose, «explication» ou «cause», qui est en quelque façon, pour reprendre l'expression que nous retrouverons plus loin en *Sec. Anal.* B19, 100b3, «premier» — dont l'énoncé nous manifeste, relativement à ce qui avait suscité la question, une certaine nécessité.

Et sans doute n'a-t-on pas encore pour autant un savoir de science, mais cela est suffisant pour en faire naître le désir, désir dont les *Sec. Anal.* nous invitent à reconnaître que, selon un consensus implicite, il nous fait anticiper comme suit ce savoir : nous estimons connaître chaque [réalité qui peut l'être], absolument [parlant] de science — mais non, à la manière des Sophistes, par accident — lorsque nous pensons à la fois :

⁸ R. DESCARTES 1628, La Pléiade p. 37-8. Comme l'a magistralement démontré Jean-Luc Marion, les *Regulae* sont le lieu de la confrontation de R. Descartes avec Aristote. On en lira, concernant la Règle I, les § 2 et 3 (Jean-Luc MARION 1975, *Sur l'ontologie grise de Descartes*, éd. 1993, p. 24-34).

— connaître

• la cause de par la vertu de laquelle la réalité [considérée] est

• [le fait] qu'elle [en] est la cause

— et [savoir] qu'il n'est pas loisible qu'il en aille autrement (A2, 71b9-12).

La philosophie première, d'autre part, n'engage sa recherche propre, et cela justement parce que première, que dans une reprise à elle propre de recherches autres. Pourquoi cela? D'une part parce que, comme le relèvent notamment *Sec. Anal.* A2, 71b33-72a5, *Phys.* A1, 184a16-21 et *Mét.* Z4, 1029b3-12, tous savoirs de science se développent en nous faisant passer de quelque plus connaissable «pour nous» à quelque plus connaissable «en soi»; et d'autre part parce que chacun de ces savoirs est certes en quelque façon, le Socrate de la *République* le faisait déjà observer à Glaucon, un savoir de *ce qui est* (cf. *Rép.* V, 476e-477a), mais qu'il l'est aussi toujours selon un certain en tant que..., un certain *hêi*. Tel est le résultat majeur établi et développé en *Sec. Anal.* A4-12 et implicitement repris par la justification critique donnée par *Mét.* Gamma 1 à l'existence d'une science de ce qui est pris ... en tant qu'être, de cette *episteme tis he theorei ton on hêi on*. Cet en tant que...-là, ce *hêi*, est donc tel, on le voit, d'une manière toute particulière, disons de façon redoublée. Aucun savoir de science en effet ne peut être tel sans développer un certain regard critique sur lui-même, ce regard précisément qui l'engage dans son *en tant que...* propre. Mais cette précision est aussi, du même coup, ce qui enferme chacun d'eux dans son domaine, dans sa «partie» dit Gamma 1, dans son genre propre disaient les *Sec. Anal.* et reprendra E1, et c'est très précisément par là qu'ils appellent, chacun depuis son genre propre mais tous par un biais critique, à la recherche qui relève de l'*en tant que...* propre à la philosophie première.

Ici encore, on le relèvera, se présente un lieu remarquable de la convergence et divergences de R. Descartes et Aristote. Pourquoi en effet l'auteur des *Méditations* s'engage-t-il dans un doute hyperbolique portant sur les mathématiques mêmes? Parce que celles-ci ont beau être le lieu par excellence où joue l'évidence rationnelle, elles sont par elles-mêmes incapables de s'en justifier, de sorte que, visant à fonder la mathématisation galiléenne de la nature, l'on débouche sur le projet d'une philosophie première fondatrice de tous savoirs de science (et gagnant par là son autonomie par rapport à la théologie) et, à cette fin, d'abord critique. Situer en sagesse ces savoirs, et cela pour répondre à un besoin qui naît de l'autonomie qu'assure à chacun son *en tant que...*, telle paraît bien plutôt être la visée de l'interrogation critique par laquelle *Mét.* Gamma 1 et E1 introduisent eux aussi à la philosophie première. Et cette visée ne conduit pas, comme vise à le faire la réflexion critique grâce à laquelle les mathématiques s'axiomatisent et se séparent du réel sensible, à un enfermement dans la rationalité, mais débouche bien plutôt sur un projet d'une analyse de ce réel même, à partir donc, comme pour R. Descartes, d'un jugement d'existence, mais portant sur ces réalités que par nos sens nous expérimentons être et non pas, non exclusivement en tout cas, ni surtout en premier lieu, sur le *je* conscient de son doute et donc de sa pensée.

1.3. L'aporie de Pierre Aubenque

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr